

12 banquets qui ont changé l'Histoire

es tourbillons de l'histoire cèdent parfois la place à des pauses festives dont on ne doit pas mésestimer l'importance. La table, au même titre que les champs de bataille, a toujours été un formidable lieu de pouvoir et de stratégie politique; l'issue d'un festin n'est jamais sûre, tant les enjeux de puissance y sont réversibles.

Voici 12 agapes mémorables aux mises en scène éblouissantes et aux enchantements culinaires; tel le *Banquet du Bal des Ardents* organisé par le roi Charles VI, qui vit cinq grands seigneurs de ses amis mourir par le feu, transformés en torches vives, et qui en fut affecté jusqu'à la folie; ou le *Banquet du Faisan* célébrant la suprématie du duc de Bourgogne Philippe le Bon et dont le clou fut un pâté d'où jaillirent vingt-huit musiciens donnant sur-le-champ un concert.

Ou encore celui de Vaux-le-Vicomte dont les splendeurs firent de l'ombre au Roi-Soleil: Fouquet le paya d'un emprisonnement à vie. Ou, enfin, ces immenses mouvements de commensalité fraternelle qui, sous la III^e République, réunirent en 1900 plus de vingt mille maires dans le jardin des Tuileries.

Ces festins devenus pages d'Histoire, Suzanne Varga les a mitonnés avec un art consommé!

Agrégée, docteur d'État, professeur des Universités, Suzanne Varga-Guillou se consacre, depuis plus de trente ans, à la littérature et à l'histoire des XVI^e et XVII^e siècles, plus spécialement aux siècles d'Or espagnols. Elle a obtenu, en 2002, le grand prix de la biographie littéraire de l'Académie française pour Lope de Vega. Elle a publié Philippe V, roi d'Espagne, petit-fils de Louis XIV (prix Hugues Capet) chez Pygmalion.

12 banquets qui ont changé l'Histoire

DU MÊME AUTEUR

- L'Amour des mythes et les mythes de l'amour, préface de Dominique Fernandez, Artois Presses Université, 1999
- Lope de Vega, Paris, Fayard, collection Biographies littéraires, 2002
- La Dorotea, Lope de Vega, trad. de C.-B. Dumaine, étude préliminaire de Suzanne Varga, e.t.i.l.a.l, Espagne médiévale et moderne, Université Montpellier III, 2002
- L'Espagne sous Charles Quint, « une nouvelle vision du monde, de l'homme, de sa sensibilité et de sa culture... », ouvrage dirigé par R. Carrasco, Paris, Ellipses, 2004
- La représentation tenue en lisière : le verbe miroir du monde, Artois Presses Université, 2009
- Philippe V, roi d'Espagne, Paris, Pygmalion, 2011

Suzanne VARGA

12 banquets qui ont changé l'Histoire



Sur simple demande adressée à Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13, vous recevrez gratuitement notre catalogue qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2013 Pygmalion, département de Flammarion ISBN: 978-2-7564-1439-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.





Préface



n si petit livre pour un si plantureux sujet, si peu de pages pour une telle pompe alimentaire, cela frisait assurément la gageure; en un espace si réduit faire vivre douze banquets inséparables du contexte qu'ils ont « changé », autant dire plus de vingt-deux siècles d'histoire (de 324 av. J.-C. à l'année 1900), ne fut pas une tâche aisée. Plus que jamais, dans ce cas d'écriture, s'imposait le rappel de la fameuse adresse de Pascal aux Jésuites dans sa seizième *Provinciale* ou de Voltaire à madame du Deffand, inversée bien sûr: le court n'est pas le moins long à faire.

Il a fallu, pour chaque banquet, ramasser les faits, les synthétiser, les renvoyer à leur contexte ; le bref, en l'occurrence, comprenant toute une époque, demanda plus de travail que l'ample.

Les banquets, séquences de paix et d'entente temporaires jalonnant le cours tumultueux et agité de l'histoire, ne sont lisibles, dans leur luxe et dans leur abondance déployés, qu'en tant que parties inséparables d'un tout fait d'événements plus ou moins

- 9 -

immédiats à circonvenir. La table, lieu de pouvoir circonscrit à son espace, à n'en pas douter, est une métonymie du royaume ou de l'État. Le repas qu'on y sert et son rituel sont « un langage où s'inscrivent des faits, mais aussi un état de civilisation, un idéal politique, une structure sociale saisis en autant d'instantanés non exclusifs de leurs prolongements ».

Le menu et chacune des composantes du banquet sont des signes participant d'un tout qui les informe. Ainsi la simple présence d'un fruit ou d'un légume peut en dire long sur l'esprit de l'époque qui les met en scène et même sur les options d'un gouvernement que la puissance invitante représente.

Au XVIIe siècle, par exemple, lorsque à la table de Louis XIV on servait les délicieuses coulesoif d'été, ces grosses poires rondes, verdâtres, fondantes et de bon goût, ou les mouillebouche d'automne, ces poires vertes quoique mûres, « fort beurrées et fondantes et d'une eau très relevée », personne n'ignorait les savantes pratiques renvoyant à une idéologie ambiante, par lesquelles Jean-Baptiste de La Quintinie, créateur du Potager du Roi, les avait obtenues ; c'étaient parfois des dressages contre nature du corps des poiriers dont on faisait tenir les branches à l'horizontale grâce à l'introduction de la culture en espaliers. Ces fruits relevaient de l'exercice d'une autorité qui, du haut en bas de l'échelle, était censée régir tout l'espace existentiel du royaume, tant le roi, installé dans son nouveau pouvoir, aimait à montrer combien il maîtrisait le végétal dans les bosquets et les allées de ses jardins

- 10 -

et de ses parcs comme dans tout le site initialement hostile de Versailles. On y retrouvait les principes qui avaient présidé à la progressive mise en place d'une monarchie absolue par la domination des êtres et des choses, après que le jeune roi se fut libéré de la tutelle de Mazarin.

Voici comment, ne serait-ce que par l'observation d'un détail, le banquet pouvait intéresser l'historien d'une époque et comment notre choix de ces douze banquets fut d'abord guidé par leur ancrage temporel; à chaque siècle, son banquet et ses signes furent la première injonction sélective à laquelle nous dûmes nous soumettre.

Pas seulement des révélateurs, les banquets furent aussi des armes ou d'efficaces outils d'action politique, autant d'indices menant à certains de nos choix. Leur variété à travers les siècles fut assurément un critère décisif.

« Festins » ou « Banquets », on a pu d'ailleurs hésiter sur la terminologie avant d'opter résolument pour la seconde formule plus parlante pour aborder la réalité étudiée dans ses variantes ; « banquet » étant celle que l'histoire a retenue pour baptiser la plupart de ces repas ; leur étymologie respective n'étant pas, en l'occurrence, d'un grand secours. En effet, si les deux termes évoquent de grands repas publics qu'on donne avec cérémonie, le premier, dont l'étymologie renvoie au latin « festa dies », « jour de fête » ou à l'italien « festino », « petite fête », s'attache davantage à exalter sa forme exceptionnelle, hors du quotidien, alors que

le second, venant de l'italien « banchetto » ou de l'allemand « panket », renvoyait, dans un premier temps, au banc sur lequel s'asseyaient les convives au cours de ces grands repas festifs, un élément mobilier, une partie pour dire le tout.

Même si les sources dont nous disposons, pour la période antique, sont peu disertes sur les menus des nombreux banquets qui y furent donnés, comment ne pas faire intervenir ses héros ? Et d'abord le héros suprême que fut Alexandre ? Ses prodigieuses conquêtes qui redessinèrent la configuration du monde se firent au rythme de banquets et de sacrifices rituels parmi lesquels il a fallu choisir; manger et surtout boire ensemble y était une façon de prier avec les représentants de tous ces peuples subjugués, de renforcer les liens de la nouvelle communauté qu'ils formaient et d'exprimer ceux qui les unissaient à leurs ancêtres et à leurs dieux. Le *Banquet de Suse* fut, à ce propos, exemplaire.

Parmi ces banquets d'alliance spectaculaires, celui de Cléopâtre à Tarse, dans son habile stratégie avec Rome en la personne d'Antoine tombé sous ses charmes, constituait un choix assez inévitable.

De la table comme lieu incandescent de domination à celui d'impitoyable exclusion, il n'y avait qu'un pas; il fut vite franchi par Agrippine qui, pour s'approprier l'empire moyennant le poison distillé dans l'assiette de Claude, put le servir sur un plateau à Néron, son fils d'un premier lit.

- 12 -

Entre ces temps crépusculaires de l'empire et l'avènement de l'ère chrétienne, se situèrent les banquets évangéliques dont le moment sacré, celui de la communion par le vin consacré dans sa sublimation spirituelle et qu'on buvait ensemble, était l'héritier direct des grands festins romains. Le premier et le plus spectaculaire d'entre eux, caractère qui n'échappa pas aux représentations picturales, est bien le banquet des *Noces de Cana* avec son inséparable épilogue de la *Cène*.

Au Moyen Âge, longue époque de paradoxes, les banquets, qui se multipliaient pour consolider l'autorité des princes et du roi et pour magnifier leur pouvoir, n'éludèrent pas cette dimension sacrée. Les fastueuses célébrations alimentaires et culturelles auxquelles ils donnèrent lieu ne dérogèrent jamais à un appel sincère de la préoccupation dévotionnelle chrétienne. Le personnage royal qui incarna au plus haut degré cette association, s'inscrivant dans l'espace assumé entre le prince et le saint, fut incontestablement Saint Louis ; impossible de ne pas le montrer au sein d'un de ses magnifiques festins. Ainsi, le fameux Banquet des Halles de Saumur, au cours duquel le roi mit somptueusement en scène ses récentes victoires et la cohésion de sa chevalerie.

Pour la fin du Moyen Âge et les temps annonciateurs de la Renaissance, il nous a semblé intéressant de retenir, parmi les célébrations festives et alimentaires, celle du quatrième représentant de la dynastie des Capétiens, le sombre Charles VI avec son banquet suivi du *Bal des Ardents* du 28 janvier 1393, pour l'opposer à l'un des fameux banquets du brillant duc de Bourgogne Philippe le Bon, son petit-neveu. Celui-ci, nommé « grand-duc d'Occident », dépris du lien de vassalité qui le rattachait au roi de France, régnait sur un immense territoire et les festins de cour qu'il organisait ont marqué l'histoire; ce fut le cas du fameux *Banquet du Faisan* du 17 février 1454 au cours duquel fut décidée une croisade chargée de délivrer les chrétiens d'Orient de la mainmise des Turcs qui s'étaient emparés de Constantinople.

Est-il vraiment nécessaire de légitimer, pour la Renaissance, le fameux banquet du « Camp du Drap d'Or », festivité féerique organisée par François I^{er} et dont la pérennité lumineuse offusqua, pour un temps, les ombres de l'histoire en proie aux grands conflits qui opposèrent la France à l'Espagne et à l'Angleterre ?

Faudrait-il aussi justifier le choix du festin de Nicolas Fouquet à Vaux et celui du Grand Condé à Chantilly, ces deux grands banquets fastueux, si bien informés quant à leur déroulement et quant à leur menu, donnés en l'honneur de Louis XIV ? Bien que le roi n'y fût pas l'instance invitante, ce fut sa puissance absolue qui s'imposa d'une manière éclatante dans deux directions radicalement opposées.

Dans la progression vers l'époque contemporaine où les rapports qu'entretiennent les banquets avec l'histoire se métamorphosent et se complexifient, et auraient demandé l'espace d'un ouvrage tout entier,

- 14 -

il nous a paru moins présomptueux de nous limiter aux siècles précédents et de nous en tenir à deux banquets emblématiques, l'un se plaçant au milieu du XIX^e siècle et l'autre ouvrant le XX^e. Le premier fait partie de la Campagne des banquets, qui, en 1848, après avoir intégré toutes les leçons politiques de la grande rupture opérée par la Révolution de 1789 en matière de festivités alimentaires, et le « discours politique » comme plat de résistance, avait mené à la chute définitive de la monarchie. Le second qui est le dernier du livre et qui le clôt comme en apothéose dans ce même esprit républicain, est le Banquet des maires du 22 septembre 1900. Le plus gigantesque qui fut jamais, il circonscrivait, en l'espace d'une table, il est vrai, de sept kilomètres, la volonté d'une union nationale déléguée à plus de vingt mille maires qui représentaient démocratiquement le pays.

Raviver le miroitement stellaire de ces fastes et leur souvenir tremblé, lové dans les annales de l'histoire, fut l'objectif de cet ouvrage. Ce ne fut pas une manière d'orner des pages, mais de saisir des événements avec l'époque qui les a engendrés ; angle insolite d'appréhension de faits apparemment anodins, mais dont les chatoiements et le prestige, loin de la masquer, en dévoilaient l'importance.

Le Banquet de Suse

Alexandre le Grand

324 av. J.-C.

Oui, ma sœur, j'ai vu votre Alexandre.
D'abord ce jeune éclat qu'on remarque en ses traits,
M'a semblé démentir le nombre de ses faits.
Mon cœur, plein de son nom, n'osait, je le confesse,
Accorder tant de gloire avec tant de jeunesse;
Mais de ce même front l'héroïque fierté,
Le feu de ses regards, sa haute majesté,
Font connaître Alexandre; et certes son visage
Porte de sa grandeur l'infaillible présage;
Et sa présence auguste appuyant ses projets,
Ses yeux, comme son bras, font partout des sujets.

Taxile à Cléofile Jean Racine, *Alexandre le Grand*, acte III, scène III, 1665

a trirème d'Alexandre glissait sur les étangs des marais qui longeaient, par l'ouest, l'entrée de Babylone. Le monarque incandescent, immédiatement reconnaissable à la pompe même réduite de sa suite et à son ample vêture royale, procédait à un ultime contrôle des contours de la ville qu'il comptait quitter. Il ne le ferait qu'après avoir élaboré les plans de titanesques travaux dont, non loin de là, l'agrandissement du port prévoyant la

- 17 -

construction de quatre mille navires; une manière d'occuper opportunément le temps qui le séparait du banquet que Médius préparait ce soir, en son honneur.

Dans le silence de cette fin d'après-midi du printemps de l'année -323, le clapotis régulier de l'eau soulevée par les rames, ne couvrait pas le frémissement subtil des fines plaques d'or de sa couronne, un prodige d'orfèvrerie. La minceur extrême des feuilles de chêne qui la formaient, attachées par la figuration de ses fruits, était telle que la seule respiration du roi les faisait se mouvoir et résonner dans l'air. Il n'y avait pas, hélas, d'oracle pour interpréter le bruissement de ces feuilles, comme le faisaient les prêtres de la Grèce antique pour les chênes de la forêt de Dodone, dédiés à Zeus; peut-être auraient-ils pu prédire ce qui se produisit alors?

Soudain, au moment où le roi gouvernait luimême la trirème, un souffle de vent inopiné s'était levé et l'on avait vu sa couronne s'envoler; aussitôt un jeune matelot phénicien s'était jeté à l'eau et, pour la rapporter intacte à la nage, se l'était posée sur la tête. On dit qu'Alexandre avait récompensé son zèle, mais n'avait pu empêcher la sentence des devins chaldéens qui voyaient dans cet épisode le signe d'un très funeste présage; ils mirent d'abord en garde le roi, puis n'admettant pas la conservation d'un homme qui avait osé ceindre le symbole royal, le firent décapiter. Cette délicate couronne, ersatz de l'autorité monarchique, en était le sublime symbole; en cela elle égalait bien ses plus spectaculaires représentations, comme le lourd diadème que le satrape Atropate lui avait offert au cours d'un banquet, quelques mois auparavant, à Ecbatane et qui, certes, n'aurait pu lui échapper; c'était une gigantesque couronne faite de trois mille pièces d'or, tenue par deux fils solides, et que l'on avait fait descendre du haut du palmier sous lequel Alexandre était assis.

Il fallait bien reconnaître aussi que ce funeste présage, si brutalement sanctionné par les devins, n'en était qu'un parmi d'autres qui circonscrivaient le roi. Sans trop vouloir y prendre garde, Alexandre ne voulait pas non plus braver la religion et ses avertissements; il s'appliqua donc avec scrupule aux rites sacrificiels, notamment à ceux qui traditionnellement précédaient les banquets.

Ce retour à la mythique Babylone encore frappée du fracas de ses exploits, où il était entré vainqueur, huit ans auparavant, en -331, marquait assurément une étape essentielle de sa vie de Conquérant. En dix ans, à la tête d'une armée devenue invincible, il avait déjà bâti un immense empire qui allait de la mer Caspienne au golfe Persique et du Nil à l'Indus. Il avait aussi fondé soixante-neuf villes sur le modèle grec; autant d'occasions de ces rituels obligés qu'étaient les banquets précédés d'imposants sacrifices. Alexandre y remerciait les dieux pour ses succès passés et sollicitait leur bienveillance à l'aube d'ambitieux projets

futurs comme l'était cette ouverture de la route maritime occidentale qui lui permettrait, en longeant le littoral africain, de le mener jusqu'aux colonnes d'Hercule, l'actuel détroit de Gibraltar.

Déjà reconnu et félicité comme le maître de l'Asie, il était maintenant célébré à Babylone comme le monarque de l'univers. Des députations étaient venues de tous les horizons pour implorer une alliance, voire l'arbitrage du roi dans certains différends qui s'étaient élevés entre elles. Le roi les recevait et les invitait parfois aux banquets qu'il organisait.



Dans l'esprit de la plus pure tradition grecque, Alexandre le Grand pratiquait donc le banquet sous le regard des dieux. Souvenir de ces temps antiques où le sacrifice fondait la commensalité, la pratique du banquet se renforçait par son préalable sacrificiel. D'ailleurs, chez le roi, l'exercice du pouvoir, la projection politique, comme tous les actes publics de la vie, ne se concevaient point sans le couple : banquet et sacrifice. Ainsi, parmi les banquets célèbres de l'histoire, cite-t-on toujours celui qu'il offrit aux habitants d'Alexandrie, la ville fondée par lui en -331, et à l'occasion duquel, selon Diodore de Sicile, il fit sacrifier plus de dix mille victimes animales de toutes espèces ; sacrifice sanglant de type alimentaire qu'on appelait en Grèce la *thusia*.

Ce banquet qui avait marqué les esprits par son gigantisme était loin d'être le seul du genre, figurant

- 20 -

au palmarès du Conquérant, chez qui, il faut bien le dire, tout était démesure. Au rythme de ses phénoménales conquêtes qui se succédaient dans une continuité étonnante, s'enchaînèrent aussi, comme autant d'engagements, les banquets et les sacrifices qu'on célébrait pour les accompagner. Avec la constance de leur structure et quelques variantes dans le détail de leurs modalités, ils se sont multipliés sans interruption jusqu'à l'ultime d'entre eux, celui qui aurait lieu ici, à Babylone, et au cours duquel se déciderait sa mort.

Outre ce dernier repas dont il est inutile de souligner l'exorbitant impact historique, on peut retenir, parmi ses nombreux banquets qui ont marqué l'histoire, ceux de Malla et de Suse, tous deux situés dans les trois dernières années de sa vie et qui s'étaient aussi imposés comme de singuliers spectacles.



Le premier de ces festins ou banquet de Malla eut lieu en novembre -326 et fut l'occasion d'une oblation solennelle où se mêlèrent rites sacrificiels de gratitude aux dieux et une magistrale leçon politique. On y fêta la victoire arrachée sur deux peuples farouches, ligués contre lui, les Oxydraques et les Malliens dont le roi guerrier ne vint à bout qu'à l'issue d'un siège long et périlleux qu'il faillit payer de sa vie. Mais il fit aussi, de la table, un lieu stratégique où il pouvait s'exprimer en habile homme politique. Inépuisable dans son courage, il l'était aussi

dans sa magnanimité; il invita donc au festin les principaux représentants de ces deux peuples qu'il avait traités en sujets rebelles et qu'il avait conquis. Judicieux procédé pour s'attacher des élites susceptibles de l'aider à la création de cet empire équilibré dont seule la disparition prématurée de son fondateur a compromis la pérennité. Plutarque n'était-il pas allé jusqu'à dire: « Plus heureux furent ses vaincus que ceux qui échappèrent à sa conquête, car ceux-ci n'ont trouvé personne pour les arracher à une vie misérable, alors que leur vainqueur a obligé ceux-là au bonheur. »

Les sacrifices furent donc copieux, à la mesure de sa gratitude envers les dieux qui l'avaient sauvé d'un mortel accident: pendant le siège de la capitale, il s'était trouvé avec le bouclier cloué à la poitrine par une flèche qui s'y était fichée. Épouvantés à l'idée de voir expirer le roi dès qu'on ôterait le fer de la plaie, les médecins hésitaient à dégager sa blessure ensanglantée. Si bien qu'Alexandre avait voulu par luimême, à l'aide de son poignard, tenter cette opération. Finalement, ce fut Critodème qui se décida à lui arracher le fer: il avait huit centimètres de long et six de large et avait touché la plèvre mais pas le poumon. Il fallut sept jours pour le mettre hors du danger mortel.

Pendant sa convalescence, Alexandre reçut cent cinquante députés des deux peuples qu'il avait assujettis. Ils venaient lui présenter, avec des objets précieux, la soumission générale de leurs deux nations.

- 22 -

Dès qu'il fut sur pied, il voulut, pour les rassurer, se mêler à ses soldats qui l'accueillirent par des applaudissements unanimes; c'était à qui lui baiserait les mains et les genoux, lui tresserait des couronnes ou sèmerait des fleurs sur ses pas.

Ce fut assis sur un trône, à l'abri d'un banian dont l'ombre mesurait, disait-on, près d'un kilomètre, qu'il lança ses invitations et qu'il fixa le jour du banquet avec son ordonnancement. Après les sacrifices rituels, furent prévues les trois parties bien séparées du cérémonial épulaire ¹: le manger, le boire et les jeux, avec leurs mobiliers respectifs.

Aussi fit-on installer une tente sous laquelle furent placés, à peu de distance les uns des autres, cent cinquante lits de table d'or garnis de coussins, de rideaux de pourpre et entourés de tapisseries perses ou babyloniennes. Au niveau de ces lits on disposa des tables montées sur trois pieds où l'on commença à se restaurer : des bœufs, des chameaux, des chevaux, des ânes furent cuits entiers, ainsi que mille paons avec leurs plumes reconstituées. On consomma du pain fabriqué avec du froment d'Assos, région grecque de la Troade, au nord de l'Asie Mineure.

Puis on enleva ces tables que l'on remplaça par d'autres garnies de coupes et au centre desquelles on plaça un cratère à égale distance de chaque convive, comme point de convergence de toutes les attentions, et où l'on procéderait à l'art du mélange du vin avec

- 23 -

^{1. «} Qui a rapport aux repas » (note de l'éditeur).

l'eau. Ce soir-là on but essentiellement du vin de Chalybon, venant de Syrie et d'autres meilleurs crus d'Asie Mineure tels que ceux de Byblos et d'Engaddi, des nectars que les échansons versèrent abondamment. C'était le moment des libations, phase essentielle du banquet car elle était symbolique de l'échange et du partage.

Avant de commencer à boire ensemble, vainqueurs et vaincus, leurs coupes à la main, dédièrent trois libations, tour à tour, aux Héros, au Bon génie et à Zeus, tandis qu'on faisait entendre un chant accompagné par la flûte. Voici comment le banquet, tout en donnant l'occasion de magnifier celui qui l'offrait, pouvait devenir un instrument de cohésion politique : il constituait le moyen de resserrer des liens entre anciens adversaires et d'infléchir ainsi le cours de l'histoire, en favorisant la paix collective.

Ce fut dans un tel contexte que l'on donna le signal des jeux. Étape importante du banquet qui permettait d'aller encore plus loin dans l'accomplissement de la fusion, notamment par certains effets cathartiques et, en ce sens, le banquet de Malla fut particulièrement signifiant. En effet, deux athlètes, dont les forces s'étaient toujours égalées, se lancèrent un défi et demandèrent à Alexandre la permission de lutter, mais cette fois comme des soldats, les armes à la main. L'accord leur ayant été donné, les convives eurent droit à un singulier spectacle aux rebondissements inattendus et dont l'issue fut un véritable coup de théâtre.

- 24 -

Dioxippe, l'Athénien et Coragus, le Macédonien, se présentèrent au combat dans un contraste saisissant. Coragus avait revêtu une armure complète; il portait un bouclier et une pique dans la main gauche ; il avait un javelot dans la droite et une épée au côté. Face à lui, Dioxippe était arrivé tout nu et huilé, à la façon d'un lutteur ; il s'était déjà couronné en signe de victoire. Il tenait de la main gauche un manteau rouge et dans la droite un grand bâton noueux; ce fut dans ce simple appareil qu'il affronta son adversaire armé jusqu'aux dents. Ce dernier entama le combat en lançant son javelot que Dioxippe évita; Coragus n'avait pas eu le temps de faire passer sa pique de la main gauche à la main droite que Dioxippe la lui avait déjà brisée avec son bâton. Ne lui ayant pas laissé davantage de temps pour s'emparer de son épée, Dioxippe s'était saisi de lui, l'avait renversé et, lui mettant son bâton sur la gorge, le menaçait de l'écraser. Ce fut alors qu'ayant croisé le regard d'Alexandre, celui-ci lui avait fait signe de l'épargner. De toute évidence, le roi avait voulu contenir le combat dans des limites ludiques, affranchies de toute dimension tragique.

L'espace du jeu et du banquet n'excluait donc pas les qualités viriles présentes et appréciées dans une compétition mimant l'affrontement guerrier. Les combattants permettaient aux commensaux, par l'effet cathartique du jeu dans lequel ils pouvaient se reconnaître ou se projeter, d'évacuer les tensions apportées du dehors. C'était une façon de faire du

banquet à la fois le substitut du champ de bataille et le lieu du plaisir et de la convivialité. À cette époque, la rupture entre le courage guerrier et les manières de table n'étant pas encore consommée, le dressage du corps appartenait aux deux domaines. D'ailleurs, longtemps l'iconographie des coupes, des vases et des cratères rendit compte de cette thématique guerrière omniprésente dans les banquets.



Cette fonction du banquet servant le ralliement et la solidarité, censés se prolonger au-delà de l'espace festif, pouvait, au demeurant, être poussée plus loin encore et Alexandre ne se priva pas de l'exploiter dans des proportions gigantesques et pour des objectifs plus ambitieux : non seulement pour rapprocher des peuples plus nombreux, mais pour amorcer une politique de fusion « raciale » légitimant l'unité de son royaume. Ce fut ce que l'on avait pu constater, en -324, lors d'un banquet parmi les plus célèbres d'Alexandre : celui des Noces de Suse.

Il y avait réuni plus de neuf mille convives et montré comment la géométrie de la table pouvait être un prodigieux lieu d'autorité, de domination et de démonstration de puissance. Ce banquet assurément politique permettait à Alexandre de consacrer son triomphe aux Indes, sa prise de possession de l'empire des Perses et surtout de réaliser son souhait de fondre, en un seul peuple, Asiatiques, Macédoniens et Perses :

- 26 -

« ce que je veux, déclara-t-il, c'est resserrer nos liens avec les peuples que nous avons vaincus ». Acte symbolique et solennel de politique matrimoniale à grande échelle, prenant la forme d'un immense banquet.

En effet, donnant lui-même le signal fort de cette politique, il épousait deux princesses achéménides et invitait Héphestion, l'ami de toujours, à en faire autant, ainsi que quatre-vingts de ses hauts dignitaires militaires et pas moins de dix mille de ses soldats, les meilleurs des jeunes officiers de son armée grecque et macédonienne, prenant tous pour épouses des jeunes femmes de l'aristocratie perse. Ces mariages massifs ayant pour objectif de fonder l'unité de son royaume sur ce qu'il disait être une « égalité naturelle ».

Dans un contexte de polygamie qu'il avait adoptée, Alexandre déjà marié depuis -327 à Roxane, princesse iranienne, épousait en deuxièmes et troisièmes noces Statira – ou Stateira –, la fille aînée de l'ex-roi Darius III et Parysatis, fille d'Artaxersès, roi de Perse. Pour son ami Héphestion qui exerçait de considérables charges auprès de lui : général de son armée, commandant de la cavalerie des Hétaïres tenant aussi le rang de chiliarque, importante fonction militaire et administrative, Alexandre avait fait un choix prestigieux : il prendrait pour épouse la princesse Dripatis, fille cadette de Darius III, sœur de la future reine Statira, et aurait donc l'honneur de devenir son beau-frère.

Décrétés en février -324, ces mariages ne pouvaient avoir lieu, selon l'usage chez les Perses, avant l'équinoxe de printemps, ce qui permettait à Alexandre de procéder aux préparatifs de ces noces tentaculaires qui devaient durer pas moins de cinq jours.

Il procéda, en premier lieu, par une grande opération de communication. Il avait décidé d'envoyer des hérauts dans toutes les villes et tous les États pour inviter non seulement les chefs, mais aussi les meilleurs artistes, musiciens, poètes et comédiens. Conformément à l'éclat qu'il voulait donner à l'événement qu'ils étaient censés annoncer, il les revêtit de tenues extraordinaires, des robes de pourpre brodées d'or et des cottes d'armes écarlates aux armoiries des princes, des villes et des peuples qu'ils allaient informer.

Il s'était ensuite appliqué à convoquer les corps de métiers concernés par la fête : fleuristes, cuisiniers, échansons connus pour leur excellence et qui devaient immédiatement se mettre à l'œuvre.

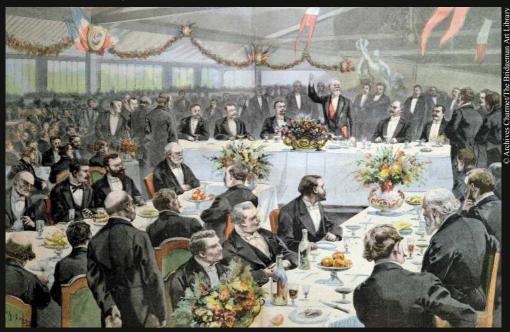
Il réunit ainsi une centaine de fleuristes venus essentiellement de Damas. Chargés de tresser les couronnes et les guirlandes, ils savaient l'art d'adapter les formes au choix des fleurs, les varier selon les phases de la cérémonie et selon les divers moments du banquet au cours desquels on les changeait, certaines essences ayant le pouvoir d'accompagner ou d'atténuer les effets du vin. Il y avait aussi les couronnes lisses et les couronnes torses, celles qui étaient faites d'une seule sorte de fleur et celles où on les mêlait

- 28 -



Alphonse de Lamartine qui, à la faveur d'un banquet interdit, a pu proclamer l'avènement de la II^e République. (Henri Decaisne, 1839, Musée Lamartine, Mâcon)

Entreprise prométhéenne que ce *Banquet des maires* réunissant plus de vingtdeux mille maires autour de sept kilomètres de tables dressées en plein air sous un velum géant dans le jardin des Tuileries. (Lithographie parue dans *Le Petit Parisien*, 30 novembre 1900)



Table

Préface	9
Le Banquet de Suse	
Alexandre le Grand	17
Le Banquet à la perle	
Cléopâtre	47
Le Banquet de la mise à mort	
Claude et Agrippine	67
Les Noces de Cana	
Un banquet évangélique et son épilogue	95
Le Banquet des Halles de Saumur	
Un coup politique de Saint Louis	121
Le Banquet du Bal des Ardents	
Charles VI	137
Le Banquet du Faisan	
Philippe le Bon	151
Le Camp du Drap d'Or	
François I ^{er} et Henri VIII	171
Les Fêtes de Vaux	
Le Banquet de Nicolas Fouquet	191
Le Banquet du Grand Condé à Chantilly	
La mort de Vatel	207
La Campagne des banquets	
Lamartine et le Banquet de Mâcon	231
Le Banquet des maires	
III ^e République sous la présidence d'Émile Loubet	249
Bibliographie	267
~ ro rro x rep re ro 111111111111111111111111111111111	/

N° d'édition : L.01EUCN000545.N001 Dépôt légal : novembre 2013